

Émoi et moi et nous

Serge Pallascio

Numéro 137, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pallascio, S. (2019). Émoi et moi et nous. *Cap-aux-Diamants*, (137), 44–45.



Jacques Leblond de Latour, François-Noël Levasseur, Jean-Baptiste Antoine Levasseur, Thomas Baillargé, Ancien maître-autel (tabernacle et tombeau d'autel) de l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré, 1692, 1759, 1827-1828. Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré. Photo : MNBAQ, Idra Labrie.

ÉMOI ET MOI ET NOUS

Tel le fantôme de l'Opéra, inséparable de son lieu, le passeur de culture a fait, le temps d'une saison, son quartier général au Musée national des beaux-arts du Québec. Son « œil américain » est attiré par l'intelligente mise en scène qui caractérise la disposition en salle de quelque 700 œuvres de toutes catégories, du XVII^e siècle à aujourd'hui, regroupées sous le thème 350 ans de pratiques artistiques au Québec. Lui revient alors à l'esprit cette réflexion d'André Malraux : « L'œuvre surgit dans son temps et de son temps, mais elle devient œuvre d'art par ce qui lui échappe ». Au MNBAQ, la quête artistique et identitaire québécoise s'exprime en cinq mots. Croire. Devenir. Imaginer. Ressentir. Revendiquer. Approchons-nous.

Croire. Le premier volet de l'exposition

est consacré à l'art religieux des XVII^e et XVIII^e siècles. Le créateur aspirerait-il à s'élever jusqu'à Dieu par l'intermédiaire des œuvres? Daniel Drouin, conservateur de l'art ancien, ne manque pas de préciser que les commandes du clergé étaient le seul marché économique stable pour l'artiste dont le statut social était négligeable. Le rapport au divin était alors bien différent. Dieu était au centre des préoccupations.

Maîtres-autels, chaire de prédication, ostensoirs, encensoir et statues sont disposés dans une mise en espace qui rappelle une nef d'église grâce à l'utilisation de panneaux vitrés qui ouvrent sur l'infini. Mais ce sont les tableaux qui retiennent l'attention du passeur. Leur dimension imposante et leur verticalité nous rappellent qu'ils furent créés pour

décorer les églises et favoriser l'élévation de l'âme du fidèle vers Dieu. La verticalité ne permet-elle pas de mettre en scène le ciel, la terre et l'enfer? Les personnages vivent dans l'espace clos de l'œuvre sans regard vers l'extérieur, c'est-à-dire vers nous. Le tableau se donne à voir. Cela crée le sentiment d'être un voyeur de parcelles d'éternité.

Devenir. Le marché des œuvres d'art religieux finit par atteindre une certaine saturation. L'artiste se tourne alors vers un nouveau micromilieu subventionnaire : les gens de pouvoir et la bourgeoisie pour qui le portrait peint est un art plus noble que la photographie. En témoigne cette fascinante galerie d'une trentaine de portraits réalisés au XIX^e siècle, du riche marchand Louis Moreau à madame Charles-Auguste

D'Eschailion de Saint-Ours. Le cadre de l'œuvre évolue. Sa rectangularité verticale demeure, mais le rapport au sujet se modifie. Celui-ci nous regarde fixement comme s'il voulait quitter l'univers du tableau pour rejoindre le nôtre. En même temps, influencée par les peintres topographes anglais, la peinture de paysage fait son apparition dans le corpus pictural québécois.

Imaginer. Mis au point en 1787 par le Britannique Robert Barker, le cyclorama est l'une des attractions les plus populaires de son temps qui culmine chez nous avec l'installation de celui de Sainte-Anne-de-Beaupré, en 1895. C'est également l'apogée de la peinture historique et commémorative. Si l'art religieux s'articulait autour d'immenses tableaux verticaux, la peinture historique privilégie de vastes fresques horizontales qui rappellent des événements fondateurs de notre peuple. *L'assemblée des six comtés à Saint-Charles-sur-Richelieu en 1837* de Charles Alexander, *Le débat sur les langues* de Charles Huot, mais c'est surtout *L'apothéose de Christophe Colomb* qui retient l'attention du

passer. L'œuvre de Napoléon Bourassa, débutée en 1905, ne sera jamais terminée. Tableau inachevé pour un pays inachevé. « En étrange pays dans mon pays lui-même », a écrit le poète français Louis Aragon.

Ressentir. Alors qu'en ce début de XX^e siècle Cornelius Krieghoff et Horatio Walker font l'apologie d'une société traditionnelle et campagnarde, d'autres créateurs cherchent leur identité en parcourant le monde. Clarence Gagnon et Eugène Hamel succombent au charme de Venise. Charles Huot explore l'Afrique du Nord. Cette liberté du créateur entraîne une remise en question des conventions esthétiques d'antan. La modernité pointe à l'horizon. Modernité des thèmes, mais aussi de la mise en toile : le cadrage des éléments dans l'œuvre, l'interaction du champ et du hors champ, redéfinition de la perspective.

Revendiquer. Dans *La voix que j'ai*, Gilbert Langevin écrit « ce vent qui passe dans nos espaces / c'est le grand vent d'un long désir / qui ne veut vraiment pas mourir / avant d'avoir vu l'avenir ».

Les semeurs de vent se nomment Paul-Émile Borduas et son *Refus global*, Alfred Pellan et son *Prisme d'yeux*, Fernand Toupin et son *Manifeste des Plasticiens*. « Il y a un autre monde mais il est dans celui-ci », proclamait le poète Paul Éluard. Cet autre monde est accessible par tous les chemins de traverse, et la sensibilité personnelle du créateur est la lumière dans la nuit collective tant décriée par le poète Claude Péloquin et le muraliste Jordi Bonnet : « Vous êtes pas écœurés de mourir bande de caves ».

Pour la commissaire Anne-Marie Bouchard, 350 ans de pratiques artistiques au Québec est une exposition novatrice qui nous propose d'explorer les œuvres avec sensibilité plutôt qu'avec intellectua-lisme. C'est aussi prendre conscience du difficile chemin emprunté par une société dans sa quête d'identité spécifique et d'affirmation de soi dans le monde. « Parce que tous nous venons de loin, de loin en marge et en laisse de l'Histoire, et parce que le vécu de chacun recoupe l'histoire de tous ». (Gaston Miron)

Serge Pallascio



Napoléon Bourassa, *L'apothéose de Christophe Colomb*, entre 1905 et 1912. Photo : MNBAQ, Idra Labrie.